

# Voyage en terre inconnue

Éva Bizeul

2ème prix régional

Au cœur de l'aube embrumée, le monstre de fer s'arrête brusquement dans un gémissement mécanique. L'air frais qui s'engouffre par la portière le fait frissonner, et c'est à regret que le passager quitte la douceur du faux velours de son siège. C'est un homme de petite taille, malingre, aux traits tirés et au teint cireux, se tenant le dos courbé, comme s'il ployait sous le poids d'une charge invisible. Il se dirige vers la sortie et salue le conducteur, un vieil homme à lunettes doté de poils aux oreilles d'une taille impressionnante et sans cesse tourmenté par un tic le faisant claquer des dents et mordre l'air comme un chien en laisse que l'on narguerait avec un os. Une violente bourrasque de vent accueille le petit homme, le faisant vaciller, et il s'avance d'un pas rapide et saccadé sur le trottoir gris que ses vieilles espadrilles ont tant de fois foulé. À 5 h 54, il se tient devant la large porte métallique de l'usine de chaussures. Sur l'enseigne, se détachant contre le ciel encore endormi, Mocca, la mascotte de l'entreprise, un lapin rose avec des chaussures de marche démesurées, semble le toiser d'un air narquois. L'homme compose machinalement le code sur le cadran à sa gauche, et la porte s'ouvre lentement, dans un grincement désagréable. La lumière grisâtre du jour est vite remplacée par celle, aveuglante, des néons. Il enfle rapidement une paire de gants bleus qui étouffe ses doigts et enserme ses poignets. Puis, il avance dans la salle principale, un grand cube blanc doté pour seul décor de tables alignées en rangées parfaitement symétriques et d'une grande horloge blanche. Alors qu'il s'apprête à s'installer à sa place habituelle, le bruit sec d'une porte qui claque dans son dos l'arrête dans sa trajectoire. Se retournant, il aperçoit le directeur, qui, surgissant de l'entrepôt, paraît se diriger dans sa direction. L'inquiétude monte en lui : aurait-il mal accompli l'une des tâches qui lui incombent ? Un des lacets qu'il a découpé ne mesurait-il pas précisément 67,5 centimètres, comme il est recommandé dans le cahier des charges ? Un sourire éclatant se dessine sur le large visage de son patron, ce qui n'est pas pour le rassurer. À chacune de ses annonces de licenciement, M. B. est envahi d'un accès de joie malsaine. Le jour où il a viré Laura, qui n'avait pas correctement refermé une boîte de mocassins, il s'est fendu d'un rire complètement inarrêtable, si bien que les ouvriers durent faire appel à un médecin, sans quoi, suffoquant, il risquait de perdre la vie. Alors que son ombre menaçante s'approche de l'employé, ce dernier baisse les yeux, en proie à une terreur paralysante. Mais la grosse main pataude s'écrase lourdement sur son épaule frêle, et il se voit obligé de relever son visage pour affronter le regard de son supérieur.

- Mon cher Gérard, commence-t-il d'une voix douce, je tiens à vous remercier et à vous féliciter pour le travail que vous avez accompli au sein de notre compagnie...
- Euh... J'espère... J'espère que vous ne parlez pas au passé... , répond-il timidement, la voix tremblante.
- Comment ?, s'exclame-t-il, l'air surpris. Absolument pas ! Oh, je vois, vous ne savez pas... Cela fait exactement 40 ans aujourd'hui que vous travaillez pour nous, et je tenais à venir vous voir en personne pour vous témoigner ma gratitude. Vous êtes un employé modèle, Gérard, vraiment - il triture sa moustache avant de répéter - un employé modèle.

J'aimerais en avoir plus comme vous. Tenez, pour vous montrer l'affection que je vous porte, j'ai même prévu un cadeau... Une petite récompense pour vous remercier de votre loyauté et de votre sérieux.

Il agrippe le poignet de l'ouvrier, fouille la poche de son grand manteau d'un air circonspect, avant de se saisir triomphalement d'un petit objet qu'il pose dans sa main. Gérald baisse les yeux et découvre un crayon de bois sur lequel est gravé l'effigie de Mocca. Son directeur lui tapote le sommet du crâne pendant quelques instants, et Gérald reste coi, sans mot dire. Cette entrevue lui fait une étrange impression, qu'il ne saurait expliquer. Il se sent nauséux, étourdi et profondément vide, comme si un trou immense lui tenait soudain lieu de poitrine. Des gouttes de sueur perlent le long de ses tempes, alors qu'il fait toujours un froid glacial dans l'usine. Il regarde rapidement sa montre, qui indique 6 h 04, et frissonne de terreur : jamais, de toute son existence, il n'a commencé son travail avec ne serait-ce qu'un dixième de seconde de retard. Décidément, cette journée commence bien mal. Après avoir recueilli le courage nécessaire pour s'adresser au mastodonte qui se tient immobile face à lui, l'employé hausse la voix d'un ton hésitant : « M-merci beaucoup... Excusez-moi... Je... Je dois aller tra-travailler pour ne pas prendre trop de retard sur la production ». M. B. pousse un rire tonitruant avant d'imiter son bégaiement d'un ton moqueur : « Eh bien, a-a-allez-y, Gé-Gérald ! ». Le petit homme force un sourire crispé avant de se retourner et de s'avancer vers son poste à petites foulées rapides. Une fois debout face à sa table, il pousse un soupir de soulagement. Il retrouve avec satisfaction la forme habituelle et réconfortante de la table, la sensation de l'acier sous ses doigts gantés quand il se saisit de la machine avec laquelle il sépare les lacets, le cliquetis du néon qui n'a toujours pas été réparé au-dessus de sa tête. Puis, frénétiquement, il consulte de nouveau sa montre. Il a perdu 7 précieuses minutes de travail, il va devoir se dépêcher pour rattraper ce retard.

La large horloge surplombant les rangées de tables comme un soleil artificiel indique 16 h 56. Gérald n'a confectionné que 1060 lacets, alors que sa moyenne de production est de 1102 par jour. Le tic-tac des secondes qui s'égrènent se fait pressant, menaçant. Deux choix se trouvent face à lui, qui le placent dans un état d'hésitation et de confusion intense. Devrait-il découper les 42 lacets manquants, mais ne pas partir à 17 h 00 précises de son poste et risquer de manquer son car, ou s'en aller à l'heure habituelle, mais ainsi entacher des années de régularité parfaite ? Après un moment de réflexion, l'ouvrier se décide enfin à poursuivre son activité jusqu'à atteindre le nombre sacré de 1102 lacets. À 17 h, M. B. apparaît soudainement dans la pièce, et, d'une voix retentissante, s'exclame : « Alors, Gérald, on a p-pas encore fini son tra-travail ? » Le reste des employés, qui ont déjà quitté leurs postes et s'appêtent à sortir, se retournent vers Gérald, le fixent et s'esclaffent en cœur. Il rougit d'humiliation, et, sentant ses yeux s'emplir de larmes, baisse la tête afin de dissimuler au mieux son trouble.

À 17 h 11, Gérald achève enfin son travail et se rend à l'arrêt de bus. En parcourant du regard le panneau des horaires, il pousse un long soupir de lassitude : le prochain car arrive à 17 h 46.

Il s'assoit sur le banc en fer dont le froid transperce la toile fine de son pantalon et reste ainsi, le regard plongé dans le vide, songeant déjà à sa journée de travail du lendemain avec amertume. Soudainement, alors qu'il se trouve perdu dans ses pensées, un objet vient se cogner contre ses chaussures, le tirant de sa molle inertie. C'est un ballon de football, bosselé et éraflé, couvert de poussière, comme ceux avec lesquels il jouait pendant son enfance. Dans une ruelle latérale, sur les pavés irréguliers, un groupe d'enfants a créé un terrain improvisé avec des gourdes délimitant les zones de buts. Celui qui paraît être le meneur de l'équipe, un grand brun efflanqué, signifie à Gérard par de larges gestes de lui rapporter leur bien. Le vieil homme se baisse, prend le ballon et le fait tourner entre ses mains, hésitant à les rejoindre. Depuis 40 ans, il effectue tous les jours exactement le même trajet, sans jamais se détourner de son chemin habituel. Ce voyage en terre inconnue le remplit donc d'appréhension, mais, à sa grande surprise, il sent également naître en son cœur une pointe d'excitation. Comme pris d'une illumination soudaine, il se lève brusquement et s'élanche, le ballon à ses pieds, avant de marquer un but parfait. Un des joueurs, un petit garçon roux au visage barbouillé de terre, s'écrie, impressionné : « Sacré but, m'sieur ! Justement, il nous manque un attaquant dans notre équipe, vous voulez pas faire la prochaine partie avec nous ? ». Cette fois, il ne réfléchit pas avant d'acquiescer, se laissant porter par un profond sentiment de joie. Les matchs s'enchaînent sans qu'il ne prête aucune attention aux minutes et aux heures qui s'écoulent, comme si le temps avait soudainement décidé de se faire discret, de disparaître, vaincu par une bande d'enfants espiègles. Entouré de rires et de cris joyeux, Gérard se réjouit d'avoir eu l'audace de rejoindre cette petite assemblée. Une bouffée d'allégresse l'envahit, et, pendant une pause, pris de la même pulsion qui a mené ses pas jusque dans cette ruelle, il sort son téléphone de sa poche et compose un numéro. Malgré son cœur qui bat la chamade, se sentant en proie à une ivresse insurmontable, il tient son téléphone aussi fermement que possible, ignorant les tremblements qui agitent son corps de manière incontrôlée. Luttant contre lui-même pour ne pas se départir du courage qu'il lui a fallu pour prendre cette décision soudaine, il laisse résonner les sonneries dans son oreille, la gorge nouée. Quand son interlocuteur décroche, il prend une grande inspiration et déclare d'une voix étrangement assurée, que lui-même ne reconnaît pas : « J'-j'appelle pour démissionner. Je ne vi-viendrai pas travailler de-demain. Ni au-aucun autre jour. Vous ne me verrez p-plus jamais ». Sans attendre de réponse, il raccroche, et, courant dans son vieux pantalon usé, l'air frais brûlant ses narines et emplissant ses poumons, il pousse un cri de joie. Il est enfin libre.